

LE VAINQ. B. 2281 73 1662

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE



J'ai sauvé l'ordre



Le mayeur d'Ivetot

(air connu)
C'était un mayeur d'Ivetot
Bien connu dans l'Histoire
se levant tard, se couchant tot
Dormant fort bien sans gloire.

(voir la suite dans le corps du journal.)

ABONNEMENT :

Un an fr. 7 00

Franco par la poste

Bureaux

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 3 75

RECLAMES :

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

A propos de carreaux cassés!

Nous n'hésitons pas à dire que nous réproprons les manifestations tapageuses dont quelques rues de Liège ont été le théâtre jeudi dernier. Briser les vitres, n'a jamais servi à grand chose et ce n'est certainement pas en démolissant quelques vitrines que les malheureux pourront améliorer leur sort.

Cela dit, nous croyons devoir protester contre l'importance exagérée que les journaux cléricaux et doctrinaires affectent d'accorder aux « pillages » — c'est le mot adopté — de jeudi dernier. A en croire ces feuilles, c'est l'anarchie qui s'est manifestée jeudi à Liège; la classe ouvrière s'est déchaînée contre les propriétés et nous avons été bien près d'un cataclysme social.

En réalité, cependant, nous n'avons assisté, jeudi, qu'à des désordres de peu d'importance, auxquels les ouvriers liégeois n'ont guère participé. Quelques énergumènes, suivis par deux trois centaines de gamins, ont jeté des pierres dans les vitrines — et un peu aussi sur les défenseurs de l'ordre — mais, en fin de compte, blessures et dégâts ont été peu graves et quelques bandes de taffetas et cinq ou six milliers de francs ont réparé tout le dommage.

Il n'y a pas là, nous semble-t-il, de quoi transformer une ville paisible en camp retranché et jeter l'alarme dans tout le pays, au point d'interrompre presque complètement les transactions commerciales.

Il est certain que si, depuis vendredi, l'on ne s'était pas amusé à déployer à tout propos et hors tout propos des hommes armés dans les rues, si l'on n'avait pas fait battre le rappel la nuit à propos de bottes, la population serait déjà rassurée et la ville aurait repris sa physionomie habituelle.

Seulement, les conservateurs alarmistes n'entendent pas que l'apaisement se fasse. Il leur faut des troubles, des bagares afin d'effrayer la bourgeoisie et de l'exciter contre la démocratie; ces politiciens auront ainsi des prétextes pour se refuser à effectuer les réformes réclamées par les progressistes.

Il est manifeste, en effet, que, dans certains sphères conservatrices on veut faire des troubles de Liège un argument contre les radicaux. On veut pouvoir prendre texte des incidents de Liège pour opposer un *non volumus* à toutes les revendications des démocrates.

Cette comédie peut réussir momentanément, mais elle est dangereuse.

Si la bourgeoisie est intelligente, les événements qui viennent de se produire, loin de la pousser à résister aux revendications ouvrières, lui prouveront, au contraire, qu'il importe de s'occuper sérieusement et sans retard de réaliser de larges réformes démocratiques. Le règne de la démocratie doit inévitablement arriver, cela devient plus évident de jour en jour. Or, mieux vaut, pour la bourgeoisie, préparer ce règne en dirigeant une évolution inévitable, plutôt que de se voir emporter par le torrent démocratique qu'elle ne peut endiguer définitivement.

La répression à outrance, conseillée aujourd'hui par les exploités, les imbéciles et les couards, ne peut réussir que lorsqu'il s'agit d'un mouvement partiel. Mais, vienne un mouvement sérieux de toute la classe des malheureux, et les prétendues forces de la bourgeoisie ne tiendront pas un jour, un seul, devant les forces ouvrières déchaînées.

Ce qui se passe en ce moment est, d'ailleurs, une preuve frappante de ce que nous avançons.

Nous ne nous trouvons à présent, qu'en présence d'un mouvement de peu d'importance et, d'ailleurs, purement local. Or, cela suffit pour que les autorités perdent la tête et pour que la bourgeoisie s'affole. Pour une simple tentative faite ici par des ouvriers — et non par tous les ouvriers — on envoie dans le bassin de Liège presque toute l'armée belge. Les garnisons de Namur, de Louvain, de Béverloo, etc., sont ici. Nous avons les gendarmes de quatre provinces et, malgré tout, l'autorité à la frousse.

Or, nous le demandons, si un mouvement sérieux éclatait à la fois dans les quatre grandes villes du pays, dans le Borinage, à Mons, à Charleroi, que ferait l'autorité, qui perd la tête pour une simple tentative sans importance? Mais elle disparaîtrait et l'on assisterait, probablement, à ce spectacle curieux d'un gouvernement se désagréant de lui-même, car nous sommes certains, qu'au bout de deux jours, on ne retrouverait plus ni un ministre ni un haut fonctionnaire; tous se seraient cachés dans leurs caves!

Que la bourgeoisie reprenne ses esprits,

qu'elle se dise bien que n'étant pas assez forte pour se rendre maîtresse de la classe ouvrière, elle a tout intérêt à devenir son alliée. Qu'elle se dise surtout, en voyant l'affolement des autorités, que quand on n'est pas mieux armé pour jouer au pouvoir fort, il est prudent de se contenter d'être un pouvoir honnête.

H. P.

La conduite du Collège.

On a beaucoup attaqué le collège actuel, et particulièrement M. le bourgmestre d'Andrimont.

A entendre les bons bourgeois de Liège, tous avaient prévu ce qui est arrivé jeudi. M. d'Andrimont aurait dû tout prévoir également, il aurait dû avoir l'armée et la garde civique sous la main, afin de réprimer immédiatement tous les troubles.

Bien que nous n'ayons pas précisément l'habitude de nous rouler aux pieds de l'autorité, nous ne nous associerons pas à ces critiques. Nous trouvons, au contraire, fort naturel que M. d'Andrimont n'ait pas prévu les scènes de désordres qu'on appelle si complaisamment des pillages. Les socialistes ont parcouru très souvent les rues de Liège, drapeau rouge en tête, sans que jamais des troubles se soient produits. Chaque année, d'ailleurs, le 18 mars, une manifestation est organisée, des circulaires plus ou moins incendiaires sont distribuées, absolument comme cette année, et jamais, encore une fois, le moindre désordre n'a eu lieu. Pourquoi donc fait-on un crime à M. d'Andrimont d'avoir cru que tout se passerait comme les années précédentes — alors que les rapports de police assuraient que tout était calme.

M. Warnant, il est vrai, a déclaré que s'il avait été bourgmestre, il aurait interdit la manifestation et assuré l'ordre, mais on connaît ce que le terrible M. Warnant entend par assurer l'ordre.

On se souvient des jolies charges de cavalerie qu'il faisait exécuter, sur une foule inoffensive, par des gendarmes enragés.

Si un pareil hurluberlu avait été au pouvoir, il est possible, en effet, qu'il n'y aurait pas eu de carreaux cassés, seulement il y aurait eu des cadavres dans les rues et une foule de promeneurs ou de curieux auraient peut-être payé de leur vie l'amour de M. Warnant pour l'ordre.

Or, nous aimons mieux, à tout prendre, que l'on casse des carreaux que des têtes, et, si même M. d'Andrimont s'est montré peu pressé de sévir, nous ne pouvons que le féliciter d'avoir résisté au désir de jouer en Belgique le rôle d'un préfet à poigne du second empire.

On connaît la fable des grenouilles qui demandent un roi. Nous avons commencé, nous, grenouilles liégeoises, par avoir le héros Warnant, nous ne serons pas assez bêtes pour nous plaindre d'avoir aujourd'hui un bourgmestre un peu doux. Nous savons trop ce que nous vaut un autre.

CLAPETTE.

Simple comparaison.

Nous n'admettons pas — nous l'avons dit plus haut — que l'on casse les vitrines, sous n'importe quel prétexte, même sous prétexte qu'on a faim — parce que toute cette casse est bête et ne sert à rien.

Seulement, on nous permettra de trouver légèrement impudents les journaux doctrinaires qui rient au meurtre parce que quelques malheureux, aidés de quelques douzaines de gamins, ont brisé des carreaux.

Qui est-ce donc, s'il vous plaît, qui a tenté de représenter des équipées de ce genre, comme de simples plaisanteries, sinon la presse doctrinaire?

Quand, les soirs d'élections, les bourgeois libéraux et les étudiants vont briser les vitres chez les jésuites, à la *Concordia* ou aux bureaux des feuilles catholiques, les journaux doctrinaires poussent-ils de hauts cris?

Du tout! Ils essaient de faire le silence sur les tapages, les représentent comme de simples plaisanteries. On remet les carreaux au plus vite et tout est dit.

Quand, à Liège même, des étudiants, un nombre de plusieurs centaines, se sont rendus au *Pavillon de Flore*, qu'ils ont pillé, cassant les lustres et les glaces, saccageant tout, quand, après ces hauts faits, ils sont venus jeter des briques dans les fenêtres de

la maison Demarteau, est-ce que les grands journaux de Liège — si durs aujourd'hui pour les briseurs de vitres — ont demandé une punition exemplaire pour les pillards?

Du tout. Ils les ont défendus les représentant simplement comme des jeunes gens aimant à rire. Les autorités même ont fait chorus et des agents ayant osé arrêter et conduire à la permanence les plus acharnés des briseurs de vitres, M. le bourgmestre Mottard, alors régnant, fit immédiatement relâcher ces messieurs, et leur offrit des cigares (historique). Bien plus, quand les étudiants à charge desquels des procès-verbaux avaient été dressés, comparurent devant les juges, ceux-ci admonestèrent sévèrement... les agents de police qui s'étaient permis de ne pas comprendre la finesse de la plaisanterie qui consistait à démolir une salle de spectacle et une librairie.

Autre fait. Quand, à Bruxelles, la bourgeoisie libérale crut devoir aplatir les trombones des catholiques, trouver les grosses caisses, enlever les drapeaux, qui donc trouva la chose très drôle?

La presse libérale conservatrice, n'est-ce pas?

Or, il n'est pas plus juste de trouver des grosses caisses, d'aplatir des trombones, que de casser des vitres.

Certainement, il n'y a point là de crime pendable, mais enfin pourquoi des faits absolument identiques, sont-ils considérés comme de simples peccadilles quand ils sont commis par des bourgeois, et deviennent-ils des crimes épouvantables quand ils ont pour auteurs des ouvriers?

Pourquoi, en cassant les vitres, les étudiants ou les bourgeois obtiennent-ils des cigares et des bonnes paroles de l'autorité, et des plaisanteries bienveillantes des journaux, tandis que les ouvriers, en faisant absolument la même chose, reçoivent des coups de sabre des gendarmes, des années de prison des juges et des injures des journaux doctrinaires?

Ne devrait-on pas, au contraire, se montrer plus indulgent pour des pauvres diables, poussés à bout par la misère, que pour des jeunes gens qui ne manquent de rien?

Des malheureux, ignorants, sans éducation, ne sont-ils pas plus excusables s'ils se livrent à des actes de violence, que les bourgeois ayant reçu de l'éducation et possédant une certaine instruction?

Assurément si!

Certes, nous n'entendons pas revenir sur les actes dont la jeunesse universitaire liégeoise et la bourgeoisie bruxelloise, se sont rendus coupables; ces choses sont passées et n'ont pas assez d'importance pour être rappelées éternellement; seulement, nous tenons à rappeler aux journaux bourgeois que leurs amis, à eux, n'ont pas toujours été de petits saints, et, qu'il est malhonnête de traiter en bandits et de faire mettre hors la loi, de pauvres égarés, plus bêtes que coupables et dont le crime est, somme toute, d'avoir suivi les exemples qui leur avaient été donnés trop souvent, par la bourgeoisie instruite — et soi-disant éclairée.

Un peu de justice, s. v. p., messieurs les doctrinaires!

CLAPETTE.

A coups de fronde.

Tous les journaux conservateurs — libéraux et cléricaux — ne manquent jamais de dire, en faisant le récit des conflits qui éclatent entre les soldats et les ouvriers, que les derniers étaient armés de revolvers et même de fusils et qu'ils ont fait feu sur la troupe.

Chose curieuse, cependant, jusqu'à présent il n'est pas un soldat, pas un gendarme, pas un garde civique qui ait reçu une seule balle, moins que cela, une chevrotine, fût-ce dans la fesse, tandis que chaque jour des ouvriers sont blessés ou tués par des balles qu'ils ne se sont certainement pas tirés eux-mêmes.

Les feuilles réactionnaires — et notamment la *Meuse*, qui se distingue dans toute cette affaire — seraient fort aimables si elles voulaient bien nous expliquer comment il se fait que les ouvriers qui, selon elle, sont toujours les agresseurs, soient toujours les seules victimes.

* * *

Le correspondant militaire de la *Nation*, relatant la mort du malheureux Jacobs, tué à coups de fusil pour s'être mis à sa fenêtre, dans sa maison, malgré un sordard à qui la chose déplaisait, imprime bravement ceci: « C'était, paraît-il, un assez mauvais drôle dont personne ne déplore la perte. Sa première femme, qu'il maltraitait, s'est, dit-

ON, jetée dans la Meuse de chagrin. Il s'est remarié, mais il est divorcé. »

Après avoir lu ces renseignements, il n'est personne qui osera encore blâmer le soldat qui a fusillé à bout portant le sieur Jacob. Non seulement cet individu avait l'audace de regarder par la fenêtre pour voir passer les soldats, ce qui dénote déjà une canaille, mais il avait poussé le cynisme jusqu'à s'être marié deux fois. Franchement, c'était beaucoup plus que l'autorité n'en pouvait supporter et l'on ne peut que féliciter l'autorité militaire qui a débarrassé la société de ce monstre — qui allait peut-être continuer ses forfaits et se marier une troisième fois.

Le correspondant militaire de la *Nation* n'a oublié qu'une chose, c'est d'insinuer que ce misérable Jacob, qui s'est méchamment fait tuer pour créer des embarras à l'autorité, avait probablement jeté lui-même, dit-on, sa première femme à l'eau.

C'est là une lacune regrettable dans un article nécrologique si bien fait.

* * *

Un simple fait qui ramène à leur juste valeur les appréciations ridiculement exagérées des dégâts dont une bande de braillards et de gamins se sont rendus coupables jeudi.

Au lendemain des « pillages », on racontait avec horreur à Liège que la boutique du bijoutier Drion avait été dévastée et que l'on avait enlevé des bijoux pour une somme de sept à huit mille francs.

Or, on n'avait rien volé du tout; on avait seulement détérioré quelques bijoux.

La note des dégâts commis chez M. Drion est à présent parvenue à l'administration communale.

Elle s'élève, en tout et pour tout, à trois cent cinquante sept francs.

Ce simple échantillon nous donne une idée de la créance que méritent les racontars des bourgeois apeurés.

* * *

Un exemple de la panique qui, depuis jeudi, s'est emparée de toute la population. Vendredi, le capitaine L., de la cavalerie, avait dit à un de ses ouvriers de lui apporter sa pelisse le soir à l'hôtel-de-ville.

L'ouvrier obéit. Or, le pauvre diable n'était pas encore arrivé à l'hôtel-de-ville qu'il était pris au collet et conduit à la permanence. En voyant un ouvrier portant une pelisse sur le bras, des gardes avaient cru que cet ouvrier ne pouvait être qu'un anarchiste, retour des pillages, et l'avaient arrêté sans lui donner le temps de s'expliquer.

Sans la présence au poste d'un officier de la garde civique, qui le connaissait, le malheureux était bel et bien fourré au bloc jusqu'à l'arrivée du juge d'instruction.

* * *

La *Meuse* raconte qu'avant hier à Herstal « le commissaire de police, ayant remarqué que la maison Wagener était trop éclairée, il y pénétra et y découvrit la présence de cinq anarchistes qui étaient venus apporter des secours à l'épouse Wagener. »

Comme ces individus n'avaient commis aucun délit, dit la *Meuse*, ils furent reconduits au-delà du pont, escortés par les pompiers. »

C'est-à-dire que l'on ne se gêne pas pour empêcher des gens charitables d'apporter des secours à une pauvre femme sans pain. On dit que ce sont des anarchistes, on les empoigne et l'on met la *Meuse* entre eux et celle qu'ils voulaient secourir.

Le tribunal — si féroce qu'il ait été — n'a cependant pas condamné subsidiairement à mort la femme et les cinq enfants de Wagener.

Avis aux ouvriers sans travail. — Le tribunal correctionnel de Liège étant remonté pour fournir encore un certain nombre de condamnations exemplaires, à l'usage des anarchistes, on demande de suite des hommes de bonne volonté pour travailler à l'anarchie. Pour être admis, il suffit de casser une vitre en présence d'un commissaire de police. Nourriture et logement garantis pendant un an au moins. (Adresser les offres à l'administration de la sûreté publique.)

Le vrai sauveur.

Plusieurs personnes en sont encore à se demander comment l'orage qui éclatait si

brusquement, à Liège, jeudi, avait pu s'apaiser brusquement dès le lendemain, et pourquoï un calme parfait avait succédé dans les rues de Liège, à des scènes de pillage et de dévastation.

Ces personnes n'avaient pas lu, probablement, la proclamation de M. Rigollache, un de nos hommes politiques les plus en vue, dont l'influence sur toutes les classes de la société et, notamment sur la classe ouvrière, est énorme.

Cette proclamation était rédigée en ces termes :

Citoyens,

Qu'est-ce que cela signifie ?

Vous vous révoltez, vous brisez les vitres, alors que je ne vous en ai pas donné l'ordre ! Vous oubliez, citoyens, ce que vous me devez, à moi qui ai tant souffert pour la sainte cause du peuple !

Croyez-moi, rentrez chez vous, vos belles mères vous réclament. La révolution doit se faire, mais pas à présent. Quand l'heure sera venue, soyez tranquille, je vous le dirai.

RIGOLLACHE,

Avocat honoraire. Rédacteur en chef de l'Anti-Dentiste, (un n. 10 centimes; annonces, 20 centimes la ligne; on traite à forfait).

Cet appel d'un vétéran de la démocratie qui, depuis de longues années, est mêlé à toutes nos luttes politiques, a heureusement été entendu. Le peuple est rentré dans le calme, en écoutant la voix aimée de son chef, et les pillages ont cessé.

Seulement, on frémit en pensant à ce qui serait arrivé si M. Rigollache, si populaire, n'avait pas commandé le calme au peuple !

Le mayeur d'Ivetot.

(Air connu.)

I

C'était un mayeur d'Ivetot
Bien connu dans l'histoire
Se levant tard, se couchant tôt
Dormant fort bien sans gloire
Les jours d'émeute, au restaurant
Gobant une huttere et du vin blanc
Gaïement

Ho ! ho ! ho ! ho ! ha ! ha ! ha ! ha !
Quel bon gros mayeur c'était-là
Ha ! ha !

II

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive
Mais en rendant le peuple heureux
Il faut qu'un mayeur vive
Mais modeste il était content
En touchant quinze mille francs
Par an

Ho ! ho ! ho ! ho ! ha ! ha ! ha ! ha !
Quel bon gros mayeur c'était-là
Ha ! ha !

III

Il se montra très courageux
Dans toute une campagne
Il but à la santé des bleus
Cent flacons de champagne
Le voyant rond, les émeutiers
Rirent tant, qu'ils furent désarmés
Calmes

Ho ! ho ! ho ! ho ! ha ! ha ! ha ! ha !
Quel bon gros mayeur c'était-là
Ha ! ha !

BÉRANGER
(Revu et dérangé.)

Undanger.

Nous apprenons à l'instant qu'on éprouve des craintes sérieuses pour demain : le local de la tombola populaire est, paraît-il, fortement menacé par les grévistes. La faute en est, d'ailleurs, aux journaux qui ont eu l'imprudence de dire que M. Kronk avait envoyé à l'exposition de la tombola populaire un grand nombre d'œuvres de forte dimension.

Cette nouvelle a, naturellement, causé une vive agitation chez les houilleurs qui, au lieu de pain, depuis plusieurs jours, cherchent que l'occasion de casser une croûte.

La compagnie de chasseurs est spécialement convoquée pour mettre le local de la tombola à l'abri d'un coup de main.

Chez les ouvriers.

Personnages.

PIERRE, ouvrier.
JEANNE, sa femme.
AUGUSTE, leur fils, apprenti.
NÉNETTE, leur fille, trois ans.

Scène première.

PIERRE, JEANNE, NÉNETTE, endormie.

Le samedi, sept heures du soir, Pierre rentre de mauvaise humeur. Il jette sa paye sur la table, comme on jette un vieux soulier dans la rue. Il regarde sa femme de cet air qui veut dire : — Ah ! par exemple, je serais content que quelqu'un se

permet de me faire une observation ! — Puis il marche de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour parler.

Pierre. — Le souper n'est pas prêt ! Ça devient une habitude ! Qu'est-ce que ces guenilles font sur ces cordes ? La journée n'est peut-être pas assez longue pour les faire sécher ! Auguste n'est pas revenu. Il s'y prend de bonne heure pour devenir un vagabond. C'est ta faute ! Jamais une taloche. Ça le casserait !

Jeanne, surveillant la marmite qui bout sur le poêle (à part). — Je pourrais bien lui répondre que si je suis en retard pour le souper, c'est que j'ai passé une heure à dorloter la petiotte qui est malade ; que, si le linge n'est pas sec, c'est que je n'ai fini de le laver qu'à une heure de l'après-midi ; et que si Auguste court les rues, c'est plus souvent pour le compte de son patron que pour le sien. Mais je ne dis rien. J'aime mieux laissé passer la bourrasque.

Pierre. — Tu n'es pas bavarde, ce soir. On voit bien que tu es dans ton tort. Quand tu as raison le diable ne t'arrêterait pas.

Il prend une chaise, la campe devant le poêle en en faisant craquer les pieds et se met à cheval dessus, les bras croisés sur le dossier, la tête enfoncée, l'air farouche. Un silence.

Jeanne. — Pierre !

Pierre, sans relever la tête. — Quoi ?

Jeanne. — Qu'est-ce que tu as ?

Pierre. — Je n'ai rien.

Jeanne. — Mais si, tu as quelque chose.

Pierre. — Eh bien ! oui, j'ai quelque chose. J'ai... que c'est bête !

Jeanne. — C'est bête, quoi ?

Pierre. — La vie que je mène depuis que je vois commencer et finir les années. Je me lève de grand matin ; je m'éreinte tant que dure le jour ; le soir, je rentre et je me couche. Et c'est trois cent soixante-cinq fois de suite, la même chose. Il y en a qui font de bons diners, qui boivent du vin, qui vont au spectacle, qui voient du pays. Moi, je travaille. Et puis encore ? je travaille. Et puis toujours ? je travaille. Où est la satisfaction ? Si encore je pouvais me dire : « Ça te profite, mon bonhomme ; tu sues, mais tu amasses ; quand tu seras vieux, tu te reposeras. » Mais non. C'est à peine si j'arrive à faire toucher les deux bouts, et, quand le terme de janvier arrive, ma toquante est, deux fois sur quatre, forcée de se rappeler le chemin du clou. Il ne m'est seulement pas permis d'être malade : la smala crèverait de faim. Est-ce vrai ?

Jeanne. — Et sans doute, c'est vrai. Mais que veux-tu y faire ? Est-ce que tu t'imagines que je suis mieux partagée ? Tu te lèves de bonne heure, mais je suis debout avant toi pour te faire chauffer la soupe. Quand tu est parti, c'est le tour d'Auguste ; ensuite c'est celui de Nénette ; ensuite c'est le ménage. Ça n'est pas beau, ici, raison de plus pour que ça soit propre. Je lave, je raccommode, je fais tout moi-même, tu le vois bien, et je trouve encore moyen de gagner mes dix sous à travailler pour la confection. Est-ce que j'en suis plus avancée ? Est-ce que j'ai seulement une robe à me mettre ? Est-ce que je m'amuse toute la journée à aller, à venir, à cuisiner, à rapetasser ! Ah ! si j'avais su tout cela quand j'étais jeune fille !

Pierre. — Tu ne te serais pas mariée ? Tu aurais aussi bien fait !

Jeanne. — Je ne dis pas ça. Mais franchement la vie est trop bête. Petite fille, on me faisait porter mes frères qui étaient plus lourds que moi et on me battait quand je les laissais tomber ; apprentie on ne me donnait pas à manger mon saoul... Pierre. — Moi, on me donnait des coups de pied.

Jeanne. — A dix-huit ans, je t'ai rencontré. Auguste est venu que je n'en avais pas vingt. En cherchant bien, qu'est-ce que je trouverai de bon ? Le jour de ma première communion ? Ma robe avait les manches trop courtes. Le jour de nos noces ? Tout le monde était après moi à m'embêter. Depuis, ça n'est pas un reproche, mais la peine l'a toujours emporté sur le plaisir.

Pierre. — Je savais bien que tu serais de mon avis. Vois-tu, Jeanne, dans ce monde, l'argent est tout, le travail n'est rien. Il y a des farceurs qui vous disent : « Épargnez, assurez-vous, placez votre argent à une caisse pour quand vous serez vieux. » Mais, pour placer son argent, il faut en avoir, et nous sommes obligés de regarder à deux sous, tu le sais aussi bien que moi. J'ai beau me tourner de tous les côtés, je ne vois rien. On ne devrait jamais penser à ces choses-là, ça rend fou. Il y a des moments où l'on enverrait tout promener. Je suis comme ça, ce soir. Pour un rien, j'irais voir ce qu'il y a au fond de l'eau. Ça serait toujours moins embêtant que de vivre comme je vis !

Jeanne. — J'ai eu souvent de ces idées en retirant mes fers du fourneau. Le feu était rouge et le charbon sentait. L'envie me prenait de boucher les fenêtres et de me coucher sur le lit avec ma Nénette dans mes bras. La pauvre enfant ne sera pas plus heureuse que moi. Peut-être elle le sera moins.

Scène II.

LES MÊMES, AUGUSTE.

Il entre en courant. Il est rouge, essouffé. En voyant la mine de son père et de sa mère, il s'arrête court et retire sa casquette.

Auguste. — Bonsoir, p'pa. Bonsoir, m'man !

Il remet sa casquette, leur tourne le dos et va au petit lit de sa sœur.

— Bonsoir, Nénette.

Nénette, réveillée en sursaut, pleurant. — Heu ! heu ! heu !

Auguste. — Oh ! la grande dinde qui pleure ! Veux-tu bien te taire ! Veux-tu bien faire risette tout de suite ! (Il lui chatouille le cou avec son doigt.)

Nénette, riant. — Hi ! hi ! hi !

Auguste. — A la bonne heure ! C'est comme cela que je te veux ; grande fille et comprenant la plaisanterie, hi ! hi ! Rit-elle bien ! je riais comme ça à son âge. C'est bête, les enfants ! Nénette ! Comment est-ce que je m'appelle ?

Nénette. — Tu t'appelles fréro.

Auguste. — C'est évident. Mais de mon autre nom ?

Nénette. — Guste Palu.

Auguste. — Pour Auguste Lapalud, ça n'est pas mal. Il y a progrès. Récompensez l'élève. Mademoiselle, aujourd'hui samedi, jour de paye pour ceux qui sont payés, le patron, qui ne me paye pas, m'a donné dix sous. Devinez ce que j'en ai fait ? D'abord, j'ai acheté un porte-monnaie pour m'man, qui a toujours beaucoup d'argent. Ça te fait rire, sans cœur ! Mais, motus, entends-tu, jusqu'au premier janvier. Ensuite tu jaseras si tu veux. J'ai aussi pensé à toi. Regarde ce que je t'apporte.

Il tire un petit maréchal-ferrant d'un sou avec son marteau fiché dans la poitrine, qui se lève ou s'abaisse à volonté.

Nénette, étendant les mains avec avidité. — Pour moi ?

Auguste. — Si vous êtes sage.

Nénette. — Je suis sage. Je dors.

Auguste. — Je ne t'en demande pas tant. Embrasse-moi. M'aimes-tu ?

Nénette. — Oh ! oui, oui.

Auguste. — Voilà le maréchal. Il est en bois, il va sur l'eau ! tableau ! Prix : cinq centimes, un sou ! Prends garde de le casser !

La petite tient le joujou ; elle le regarde en extase. La curiosité agrandit ses yeux. Tout à coup, elle le pose devant elle et se met à taper ses mains l'une contre l'autre. Son frère lui fait risette. Tous deux sont enchantés.

Jeanne. — Les as-tu vus ?

Pierre. — Oui, les pauvres enfants ne savent rien de rien. Ils s'amuse.

Jeanne. — C'est toujours ça de pris. N'est-ce pas heureux qu'ils s'aient ainsi !

Tu disais qu'Auguste était un vagabond...

Pierre. — Moi ? je n'ai pas dit cela... J'ai dit que... plus tard... peut-être... on ne sait pas... Voilà ce que j'ai dit. C'est comme toi qui voulais que la petite fût malade. Elle se porte comme un charme. Regarde les bonnes joues !

Jeanne. — Et les mains donc ! et les pieds ! C'est un amour, c'tange-là.

Pierre. — Le fait est qu'elle n'est pas mal. Elle te ressemble vaguement.

Jeanne. — Ton fils te ressemble aussi, mais en mieux. Bon, la soupe est prête.

Auguste, as-tu faim ?

Auguste. — Non, m'man. C'est égal, je mangerai tout de même. Je vas porter mon assiette à côté de la petite sœur pour qu'elle ne crie pas.

Jeanne. — Je te dis qu'ils s'adorent. Elle n'est contente que quand il est là.

Pierre, à genoux devant le berceau. — Mais c'est que c'est vrai qu'il est très bien, le maréchal, et ressemblant ! On lui mènerait un cheval à ferer !

Nénette. — Papa.

Pierre. — Hem ! Comme elle me connaît ! Dis donc, la mère, on voit tout de suite qu'elle n'a pas été changée en nourrice, celle-là ! (Il rit.)

Jeanne. — Que t'es bête ! Te voilà bien ! (Elle rit.)

Pierre. — C'est les enfants !

TONY REVILLON.

Un heureux choix.

Samedi dernier, au Val-Benoît, c'est M. le professeur Lequarré, de la deuxième légion, qui a été chargé d'aller placer les sentinelles.

Inutile de dire qu'il s'est acquitté en conscience de sa tâche.

Correspondance.

Nous recevons la lettre suivante :

Liège, le 23 mars, an I de l'ère anarchique.

Monsieur le rédacteur,

Ne trouvez-vous pas que notre gouvernement et notre administration communale devraient bien assurer l'ordre sans avoir recours à l'étranger ?

Or, j'ai vu de mes yeux — et plusieurs de mes amis sont dans le même cas — un général polonais se rendre chaque jour et chaque soir à l'hôtel-de-ville, donner des ordres à la garde civique ; bref, agir absolument comme s'il était dans son pays.

Nous avons, je crois, assez de bons généraux en Belgique pour n'avoir pas besoin de recourir à la Pologne pour la fourniture des guerriers.

Recevez, etc.

UN LECTEUR ASSIDU.

RÉPONSE. — Nous croyons que notre

lecteur assidu fait erreur. Le guerrier qu'il a pris pour un général polonais n'était autre, pensons-nous, que M. le comte de Looz, le vaillant chef de la garde civique liégeoise.

Dernière heure.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'on annonce, pour demain dimanche, dans les rues de Liège, une grande manifestation des *avocats sans travail*.

Les manifestants devant être beaucoup plus nombreux que ceux que l'on a vu à l'œuvre, jeudi dernier, M. D'Andrimont ne s'est pas contenté de convoquer les corps spéciaux de la garde-civique et il a réclamé le concours des deux légions.

Nous sommes certainement les adversaires de toute manifestation violente et illégale, mais la misère qui sévit dans le jeune et le vieux barreau liégeois est tellement intense, les malheureux avocats frappés par cette crise sont si nombreux qu'un acte de désespoir de ces pauvres diables nous semblerait, sinon légitime, au moins fort explicable.

Théâtre Royal de Liège.

Direct. PAUL VERELLEN.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 23 mars

Mignon, opéra-comique en 4 actes, musique de Ambroise Thomas.

Maitre Pathelin, opéra-comiqué en 1 acte.

Lundi 29 mars

Représentation au bénéfice de M^{lle} Wilhem, chanteuse légère d'opéra-comique.

Le Pré aux Clercs, opéra-comique en 3 actes, musique d'Hérold.

Le troisième acte de : Le Barbier de Séville.

Les Variations de Proch, chantées par M^{lle} Wilhem.

Pas de Trois, dansé par Mesdemoiselles Reuters.

Mardi 30 mars

Irrevocablement une seule représentation de M. Lassalle, de l'Opéra.

L'Africaine, grand-opéra en 5 actes et 6 tabl., musique de Meyerbeer.

Casino Grétry

Direction : Wéry frères. — Régisseur : F. Billon.

Bur. à 7 0/0 h. — (o) — Rid. à 7 1/2 h.

Samedi 27 et dimanche 28 mars

Grand Concert Promenade

donnée par la troupe des Tziganes Hongrois, premier prix à l'Exposition de Budapest. Entrée : 50 centimes.

Bijouterie, Horlogerie, Orfèvrerie.

F. Deprez-Servais

BREVETÉ DU ROI

29, Rue de la Cathédrale, 29
VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE SAINT-DENIS
Liège.

Beaux choix de Montres à remonter en or, argent, nickel et métal (nouveau). Montres en acier brun, émail, chrysothale, à jeu dit *Roulette à boussole* (pour touristes et voyageurs), à cadran lumineux, visible la nuit, à seconde indépendante, Chronomètre et Répétition (pour docteurs et chimistes). Pendules en cuivre, marbre et bronze artistique. Régulateurs, Réveils, et Horloges avec oiseau chantant les heures, Pendules-Médailles à remonter, système breveté appartenant à la maison, Montres Thermomètre, etc.

Baromètres métalliques, précision garantie.

Bijoux riches et ordinaires, Broches, Bracelets du meilleur goût, Bagues et Dormeuses montées en perles fines, en diamants, brillants, saphir, émeraudes, turquoises, etc., pour cadeaux de Fête, Fiançailles et de Mariage. Orfèvrerie, Couverts d'enfants, Timbales d'argent et Hochets pour cadeaux de Baptême. Bijoux et pièces d'Horlogerie sur commande.

Lecteurs ! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation, la plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

A la Ménagère

Victor MALLIEUX

FABRICANT BREVETÉ

Maison de vente, rue de la Cathédrale, 3

Atelier de Fabrication, rue Florimont, 2 et 4

FABRIQUE SPÉCIALE DE POÊLES, FOYERS ET CUISINIÈRES de tous genres et de tous modèles. — Ateliers de réparations et de placements de poêles et sonnettes. — Serrurerie et quincaillerie de tous pays. — Coffrets à bijoux en fer et en acier inrochetables. — Articles de ménage au grand complet. — Cages, volières, jardinières, corbeilles en fer et jonc. — Cuisinières à pétrole perfectionnées. — Treillages de toutes espèces pour poulaillers. — Lits et berceaux en fer.

La Maison est reliée au téléphone.

Librairie Georges, rue Pont-d'Avroy

Grand choix de livres nouveaux en location. — Journaux, etc., etc.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.

HISTOIRE d'une PANIQUE



Telleur, qui arrive que pis-je & dix gamins
Donc cinq filles, qui marchent sur
Lizet!



Général
Dus qu'est
Lizet cette dépêche,
Se pognueveu.



Colonel,
Present, général
Faites battre le rappel dans toute la ville. L'ennemi marche
sur.



MINUIT



LUI - on bat le rappel. Je cours aux armes.
ELLE - Oh Raoul ne t'en vas pas
LUI - Le danger presse et le temps part
Laisse moi - Ah laisse moi partir. (Voir la partition des Huguenots pour la musique)



AUX AVANT POSTES



Sentinelles un peu moins perdues



Sentinelles trouvées



Alerte voilà l'ennemi



Il est nombreux

qui vive

— miaou! —

Les anarchistes, peu partout!

Au téléphone,
Nous sommes débordés!
envoyez renforts et munitions.

L'ennemi est
en fuite



Câ été chaud mais nous n'avons
pas bronché!

es
et
à
à
ge

ri-
té
de
es
les
à
de
à